

Lacan Quotidien



N° 846 – Samedi 29 juin 2019 – 09 h 08 [GMT + 2] – lacanquotidien.fr



Ce qui insiste

EN AVANT

Du côté des hommes...

Questions cruciales, la chronique d'Hélène Bonnaud

***Ostinato* par Jean-Noël Donnart**



Du côté des hommes...

Questions cruciales, la chronique d'Hélène Bonnaud

Depuis l'affaire Harvey Weinstein, le discours sur le viol et les violences faites aux femmes a totalement changé et bouleversé les représentations des relations hommes-femmes. Comme l'a si bien relevé *Libération* dans une enquête sur les violences conjugales (1), l'ironie non voilée, qui semblait requise pour informer de ces crimes qualifiés de « crimes passionnels » racontant les virages de l'amour en haine dans la vie conjugale ordinaire, n'est plus au goût du jour. Cette ironie était bien - diagnostic *post #metoo* oblige - une défense contre le réel du sexe féminin. Souvent livrées sous la rubrique des faits divers, les mêmes histoires se répètent régulièrement : telle femme meurt sous les coups de son ex-mari et, quel que soit le *modus operandi*, la violence tourne au drame, la pulsion de mort faisant son travail de destruction. Freud ne s'y est pas trompé : « la haine, en tant que relation d'objet, indiquait-il, est plus ancienne que l'amour » (2).

Hommes post #metoo

Pour autant, ce n'est pas de cette violence contre les femmes dont nous parlerons aujourd'hui, mais des conséquences liées au mouvement *#metoo* sur la gent masculine.

En effet, pour la plupart, ce mouvement a permis une certaine reconnaissance du forçage existant dans les relations sexuelles entre hommes et femmes. Une reconnaissance qui porte aussi sur les interprétations abusives faites autour de l'emploi du « non » féminin, lequel a longtemps servi de mythe à vouloir entendre qu'un *non* vaut un *oui*, dès lors qu'une femme finit par se laisser faire. Que le *non* soit un *oui* n'est assurément pas une règle qui vaudrait pour toutes. Chaque femme énonce ce qu'elle veut ou ne veut pas ou ne peut pas dire, sans que le fait de ne rien dire ne vaille accord – le nombre impressionnant de plaintes déposées concernant le harcèlement et les agressions sexuelles l'a démontré. Décrypter le *oui*, le *non* et le *ni oui ni non* devrait être la première décision des hommes pour ne pas fonder la croyance que *oui* ou *non* s'équivalent dans la parole des femmes. Cela indique plutôt qu'en matière de choix binaire, les femmes ne sont pas toujours bornées par une logique limitée par la loi phallique, ce qui ne peut qu'aggraver le malentendu entre les sexes.

D'où un état plus ou moins dépressif chez certains hommes qui n'osent plus aborder une femme, craignant davantage de subir son refus que de prendre le risque de son désir. Le mot d'ordre est d'être sur la défensive. En effet, le mouvement #metoo, sans créer une paranoïa sur les comportements de séduction, met en garde contre une version, désormais vieillie, du désir féminin selon laquelle il faudrait le révéler à sa partenaire.

L'époque est à la transparence et les hommes sont exhortés à prendre en compte cette nouvelle tendance. Le désir féminin serait plus simple à déchiffrer qu'autrefois, la sexualité s'abordant comme un jeu d'égal à égal, sans sous-entendus ni tabous, les parts d'ombre étant désormais devenues obsolètes.



Résistance masculine

Mais voilà. Certains hommes résistent ou refusent cette remise en question des rapports hommes-femmes et cela peut prendre d'authentiques formes de rejet.

Ainsi, des collègues hommes prennent leur distance dans les relations de travail avec leurs homologues féminins, évitant le tête-à-tête, voire la bise du matin qui n'était pourtant pas bien équivoque ! Une petite paranoïa s'est infiltrée qui redonne à la différence des sexes une nouvelle force. À l'époque où cette différence semblait de moins en moins tracée, le mouvement #metoo réactive le fait : la différence entre les hommes et les femmes s'écrit dans les relations de séduction et dans les rapports sexuels, mais aussi dans les relations de travail. Dès lors, garder ses distances permet de s'éviter bien des désagréments.

Cette nouvelle perspective redonne au champ féminin toutes ses chances de reconquête, mais attention, seulement hors entreprise. Les bureaux sont ainsi verrouillés par une nouvelle éthique du savoir-vivre entre hommes et femmes. Le mythe de la femme au service du bien sexuel du mâle a fait son temps.

Contre le ravalement du masculin

Pourtant, certains hommes voient dans cette nouvelle redistribution des pouvoirs entre hommes et femmes, un ravalement de leur masculinité.

Un récent article paru dans *Libération* (3) indique la progression d'associations et de mouvements surgis pour contrer les avancées féministes. Le journal s'interroge sur la peur de certains hommes et la difficulté à réapprendre à être un homme en 2019.

Cette peur du féminin n'est certes pas nouvelle. La psychanalyse a depuis longtemps repéré combien la haine du féminin trouvait ses racines dans l'angoisse de castration révélée par la présence du manque de l'organe chez la petite fille. Constatation insupportable pour celui qui découvre alors que ce mystère l'angoisse et fait le choix de le réduire à une privation dégradante. Celle-ci générera d'autant plus d'expressions visant le *moins* qu'il se pensera doté d'un objet phallique enviable et porteur de désirs incontestables.

Pour Lacan, le *pas-tout* de la position féminine conduit non pas à formuler qu'elle est incomplète – ce serait mal lire le *pas-tout* que de le considérer comme manque en regard du tout –, mais renvoie chacun et aussi chacune à saisir que le *pas-tout* féminin se réfère à une inconsistance qui s'inscrit dans une logique d'infini (4). Cette dimension, il faut le préciser, semble encore loin des revendications féministes qui, dans la plupart des cas, se repèrent sur la binarité hommes/femmes qui fait toujours symptôme.

Les mouvements propres à l'amour et la haine montrent que la frontière est mince, l'un et l'autre fonctionnant comme l'endroit et l'envers d'une même pièce. Cependant, la haine de la femme peut prendre divers chemins dont les « masculinistes » semblent se faire les nouveaux porte-voix.



Masculinistes ou pas ?

L'enquête de *Libération* indique la réponse de quelques-uns face à cette peur des femmes.

Pour Léo, psychologue titré transformé en coach de la virilité et créateur du site Les Philogynes, il suffit d'apprendre aux hommes à séduire les femmes et à se réapproprier la drague de rue, tout en transformant les hommes en « choppeurs de gonnes » ! Surfant sur cette difficulté masculine de la confiance en soi, il a créé une plateforme de discussion où la parole libérée véhicule tous les clichés de la domination des hommes sur les femmes... Retour en arrière ou mécanisme de défense, tout est interprété sur le versant de la supériorité masculine sur les femmes, plus que jamais traitées sur le mode de la diffamation. On aurait pu penser quelque peu dépassée la phrase de Lacan indiquant qu'une femme, « on la dit femme, on la diffâme » (5), jouant sur l'équivoque *femme-âme*, mais non, il y a encore de nombreux adeptes du sexisme et de la jouissance à dire du mal des dites femmes.

Tout cela pourrait paraître anodin, voire marginal, si on ne découvrait derrière le masque de ces retours de haine masculine des penchants nationalistes. Ainsi Léo, ce coach du masculinisme, s'enferme-t-il dans son idéologie sexiste en créant un guide d'autodéfense contre le féminisme, affichant son soutien fraternel au producteur Harvey Weinstein et, plus grave encore, prônant les idées d'Alain Soral, idéologue d'extrême droite plusieurs fois condamné pour antisémitisme. De fait, l'*antiféminisme* primaire se soutient d'idéologies marquées par le refus de la différence non seulement de l'autre sexe, mais de l'autre en tant qu'étranger...

On lit aussi, dans ce même article, qu'un ancien président du Front national de la jeunesse, Julien Rochedy, a fondé l'école Major (6) en octobre 2017 pour apprendre aux hommes à « être et à rester des hommes ». Bien qu'il dise avoir coupé les ponts avec l'extrême droite, ce défenseur des hommes regrette « la lecture "marxiste" des relations entre les hommes et les femmes trop souvent exposées dans les médias et les universités » (7). En naviguant sur le site de son école, on est saisi par l'interprétation négative qui est faite du féminisme, cause des difficultés des hommes à se sentir hommes alors qu'au contraire, tout dans son discours veut montrer la face noble et accomplie d'une nouvelle façon d'être un homme.

Mais qu'est-ce qu'être un homme selon cette école ? Il s'agit de promouvoir la synthèse entre les valeurs masculines du passé et celles de la modernité, démontrant ainsi que les hommes du XXI^e siècle peuvent acquérir une *masculinité bienveillante*. Se référant à l'image du chevalier ou du gentleman, J. Rochedy n'est pas contre les femmes, mais veut plutôt revenir à des valeurs plus sublimées de la relation hommes-femmes, comme les protéger ou les mettre sur un piédestal. Nouvelle version de l'amour courtois ? Soucieux de son image, J. Rochedy ne se définit pas comme masculiniste, car il est contre la guerre des sexes dont il dit qu'elle serait gagnée par les hommes parce qu'ils ont le pouvoir et la force physique. Il souhaite plutôt aider les hommes qui souffrent aujourd'hui face aux discours féministes à trouver une bonne façon d'être des hommes et se dit soutenu par toutes les femmes qui souhaitent trouver en face d'elles des vrais hommes, courtois, entreprenants, séducteurs et respectueux des femmes. Promesse d'une masculinité enfin débarrassée de ses scories version premier degré de la haine des femmes, le programme de J. Rochedy pourrait être alléchant si on n'y lisait entre les lignes, une véritable reprise du discours machiste sous d'autres formes.

Le retour au passé, notamment, indique clairement une réactualisation de la mère comme idéal féminin et de l'homme comme chevalier au service de ces dames. Avec du vieux, faisons du neuf, cette nouvelle carte s'adresse clairement à tous ceux qui sont déboussolés et ne trouvent pas d'identifications *via* le père, celui-ci ayant définitivement perdu la fonction de modèle dans notre société.

Ces associations, à fort support de communication *via* Youtube, prennent le relais, voulant répondre à cette faille rencontrée dans le constat que la fonction du père a chuté et, avec elle, toutes les identifications qui permettaient à chaque homme d'apprendre comment on le devient.

Dernier exemple pris dans *Libération* : Camp Optimum (8), association créée en 2012, qui propose des stages pour explorer « l'âme masculine » dans sa dimension religieuse et se présente sous le signifiant « rendre les hommes meilleurs ». Son fondateur, Daniel Morin, « veut réconcilier l'homme avec sa part de force et de fragilité ». Comme J. Rochedy, il défend « l'idéal d'une virilité chevaleresque débarrassée d'une nostalgie idiote ». Selon lui, le mouvement #metoo a autorisé la misandrie en lançant le soupçon sur la gent masculine et en réduisant l'homme au rôle d'opresseur.



Être un homme s'apprend-il ?

Ces différentes associations ouvrent ainsi une série de questions inédites : Qu'est-ce qu'un homme ? Comment le devenir ? Comment le rester ?

La psychanalyse a bien repéré, dans les discours actuels, la difficulté, quand on se range côté homme de la sexuation, à trouver d'autres voies que les modèles des anciens qui tous, peu ou prou, rendent compte d'une différence entre les sexes marquée par la domination mâle et la recherche d'une soumission des femmes à leur supériorité. Pour autant, elle ne vise pas à proposer un autre modèle qui viendrait plaquer d'autres semblants marqués par un phallogentrisme moins virulent, voire sublimant les femmes. Elle invite à interroger comment chacun peut se situer avec son histoire singulière dans les méandres inattendus et inventifs des relations hommes-femmes.

1 : Deborde J., Kristanadjaja G. & Luyssen J., « 220 femmes tuées par leur conjoint, ignorées par la société », *Libération*, 29 juin 2017, à retrouver [ici](#).

2 : Freud S., « Pulsions et destin des pulsions », *Métopsychoanalyse*, Paris, Gallimard, 1968, p. 42.

3 : Girgis D., Leblanc A. & Mamalet L., « Avec les masculinistes : "Un véritable hétéro doit être capable de bander sur des filles moyennes" », *Libération*, 2 juin 2019, à retrouver [ici](#).

4 : Cf. Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Le partenaire-symptôme », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII (1997-1998), cours n°s 13 et 14, inédit.

5 : Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XX, *Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 79.

6 : Cf. le site ecolemajor.com

7 : Propos rapportés par Girgis D., Leblanc A. & Mamalet L., « Avec les masculinistes : "Un véritable hétéro doit être capable de bander sur des filles moyennes" », *op. cit.*

8 : Cf. le site campoptimum.com



Ostinato

par Jean-Noël Donnart

Johan Faerber, lors d'une intervention à l'École de la Cause freudienne (1) le 25 mai dernier sous le titre « Les neurosciences, outil managérial des “réformes Blanquer” » (2), a de manière particulièrement percutante indiqué le soubassement idéologique du projet de suppression des concepts d'inconscient et de travail dans les programmes de philosophie de Terminale : cette disparition « participe non d'un lapsus, d'une erreur, d'un quelconque “bug”, mais bien plutôt d'une vision systémique [...]. Les neurosciences se dressent [...] comme un grand discours organiciste et mécaniste qui nie l'inconscient afin de restaurer un discours de toute puissance, un discours en vérité purement et féroce *managérial* ».

Au-delà de l'Éducation nationale, l'argument sonne particulièrement juste au regard des mutations actuelles du monde médico-social. La « vision systémique » évoquée s'y confirme tous les jours et constitue les bases d'un véritable changement de paradigme dans la quasi-totalité des lieux d'accueil et de consultation pour enfants et adolescents en difficulté ou en situation de handicap (CMPP, IME, SESSAD, ITEP...) : on n'y parlera bientôt plus qu'en termes de *dispositifs, gestions des flux, trouble neuro-développemental, remédiation, inclusion, filières, application de « bonnes pratiques » valables pour tous...* Il faut dire que les neurosciences et le *new management* font promesses : temps d'attente de consultation réduits ; réponse « personnalisée » scientifiquement garantie et remboursement *ad hoc*. Et de clamer qu'aucun enfant, fût-il handicapé, ne se retrouvera sur le carreau : *tout le monde à l'école !* Dès lors, qui ne s'en réjouirait ?

« Vision systémique » relevant d'une logique simple, impeccable et implacable, « populaire » d'être appuyée sur des principes qui paraissent si évidents qu'ils en deviennent difficilement contestables : *science, efficacité, évaluation, adaptation – pleine conscience*, pourrions-nous presque ajouter. *Tout y est et c'est précisément le problème.* Citons à cette occasion ce que disait Lacan en 1969, lorsqu'il élaborait sa théorie des discours : « L'idée que le savoir puisse faire totalité est, si je puis dire, immanente au politique en tant que tel » (3). Nous y sommes.

La résistible ascension de ce *new deal technico-administratif* vaut à tous les étages du médico-social : Haute autorité de santé (HAS), Agences régionales de santé (ARS), associations gestionnaires, institutions. Le service rendu à l'usager est repensé de fond en comble, à partir du nouveau paradigme *neuro*. Foin du savoir-faire des équipes et de l'invention ! L'accueil au *un par un*, l'écoute de chaque patient et finalement la clinique risquent fort, à ce régime, de se défaire sous nos yeux, sous le coup de ces discours faciles et flous, mais qui se présentent comme indiscutables. D'aucuns les contestent confusément, voire les condamnent, mais les filets de sécurité classiques (négociations collectives, débats au sein des services, mises en œuvre du savoir-faire...) peinent à les infléchir.

On voit alors, ici, les psychologues se muer en *neuropsychologues* comme une évidence ou une mode, là, des « bilans » systématiques remplacer l'accueil. De nombreux postes de psychiatres disparaissent, les diagnostics de ceux qui restent ne sont plus entendus hors des Recommandations des bonnes pratiques professionnelles (RBPP) délivrées par la HAS. Nombre de directeurs se font davantage *managers*, eux-mêmes soumis au N+2, qu'anciens professeurs ou enseignants désireux de partager leur expérience. Chacun se trouve ainsi peu à peu *démonétisé* : touché dans la valeur même de son acte. L'heure est à la gestion des flux humains. Chacun, usager comme professionnel, peut toucher du doigt, dans son corps, « l'effet de discours qui est effet de rejet » (4) que cela implique.

Basse Continue

Les Intervalles

Un intervalle est la distance qui sépare deux notes.

Clavecin

7 Quand deux notes se suivent l'une après l'autre, elles font un intervalle mélodique.

11 Intervalles harmoniques

Voilà l'*ostinato*, la *basse continue*, la petite musique qui monte dans le médico-social : la *neuro-techno-bureaucratie*, au service des économies d'échelle. Fi de ta différence !

Sommes-nous dès lors, en tant que psychanalystes et praticiens orientés par la psychanalyse, assignés à être décodeurs de *fake news* ou lanceurs d'alertes ? Ce serait faire sans notre *ostinazione*. La psychanalyse – le désir du psychanalyste – est l'antidote à cette mortification, à cette forclusion généralisée, érigée en système. Ceux qui en ont fait l'expérience le savent dans leur corps même : le discours analytique « exclut la domination, autrement dit il n'enseigne rien. Il n'a rien d'universel : c'est bien en quoi il n'est pas matière d'enseignement. » (5) Comme le souligne Christiane Alberti : « il n'enseigne rien, il s'enseigne. [...] il ne fait pas usage du savoir pour produire de l'aliénation comme dans le discours universitaire. [...] il s'enseigne ou se transmet par l'expérience analytique » (6). En cela, le discours analytique est à contre-pente de celui de la *neuro-techno-bureaucratie* féroce ou débile.

Le symptôme et le réel qu'il traite sont, eux aussi, *ostinati*. Le lien social, le trafic avec l'Autre, ne se réduit pas aux « habiletés sociales » ou « aux imitations réciproques ». Il implique savoir-faire, et parfois bricolages complexes, pas sans angoisse. La communication, fût-elle étayée (et pourquoi pas ?) par des images, des techniques type Makaton ou Langage Signé Français, ne changera fondamentalement pas la donne ou l'os du problème, qu'Heidegger épingleait ainsi : *comment consentir à cet habitat qu'est le langage ?* (7) De fait, les programmes d'éducation thérapeutique échouent à traiter les scarifications ou les phobies scolaires sans la présence d'un partenaire vivant, *en chair et en os* (8).

Nous sommes *ostinati*, mais plus encore, c'est le réel qui l'est : il fait trou dans la trame, plus que chaîne (9). Les neurosciences pourraient certainement nous apporter bien des choses, si elles n'étaient ce faux-nez d'un management débridé au service d'un maître qui affirme, et n'en peut mais. Elles visent *via* ce forçage à rétablir une unité qui n'existe pas, une totalité identificatoire, une pulsion sous contrôle, un message sans équivoque, un symptôme sans reste... Finalement elles font comme si on pouvait se passer de l'inconscient quand la clinique n'a de cesse de faire entendre *trou, disruption, urgence, trauma, ratage, pulsion de mort, inconscient réel*.



Il s'agit précisément de ne pas forclure ce *troumatisme* qu'est la langue pour l'être parlant et de faire avec ce qui « échappe à la représentation » (10) sans crainte ni illusion. Seules valent les sciences et les philosophies – mais aussi les politiques – qui prennent cela en considération. La langue, la poésie, le *Witz*, la philosophie et la logique du tout dernier enseignement de Lacan nous orientent pour accompagner les sujets qui nous parlent.

1 : Journée d'études de l'École de la Cause freudienne « Irréductibilité de l'inconscient : une suppression manquée », 25 mai 2019.

2 : Faerber J., « Les neurosciences, outil managérial des “réformes Blanquer” », *Lacan Quotidien*, n° 842, 3 juin 2019 et site *Diacritik*.

3 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 33.

4 : *Ibid.*, p. 47.

5 : Lacan J., « Lacan pour Vincennes ! », *Ornicar ?*, n° 17/18, 1979, p. 278.

6 : Alberti Ch., « Le discours du maître et l'école », *Hebdo Blog*, n° 175, 2 juin 2018.

7 : Cf. Heidegger M., « Lettre sur l'humanisme », lettre à Jean Beaufret, 1946, *Questions III et IV*, Gallimard, collection Tel, 1976, p. 67 : « Le langage est la maison de l'Être. Dans son abri habite l'homme ».

8 : Cf. Roy D., « Nouveaux symptômes : héautontimorouménos », *Lacan Quotidien* n° 791, 10 octobre 2018.

9 : Cf. cours de Jacques-Alain Miller sur le tout dernier enseignement de Lacan et interventions de Bernard Seynhaeve et Éric Laurent au congrès de la NLS à Tel-Aviv sur l'urgence.

10 : Laurent É., *L'Envers de la biopolitique. Une écriture pour la jouissance*, Paris, Navarin/Le Champ freudien, 2016, p. 12.



Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur

1, avenue de l'Observatoire, Paris 6^e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6^e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).

Rédactrice en chef : Virginie Leblanc avec Pénélope Fay (virginie.leblanc@gmail.com ,
faypenelope@gmail.com).

Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

Maquettiste : Luc Garcia.

Relectures : Sylvie Goumet, Michèle Rivoire, Pascale Simonet, Anne Weinstein.

Électronicien : Nicolas Rose.

Secrétariat : Nathalie Marchaison.

Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.

Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Virginie Leblanc ; Eve Miller-Rose.

pour accéder au site LacanQuotidien.fr [CLIQUEZ ICI](#)